

edward

st aubyn

---

mauvaise nouvelle



*du même auteur*

SUR LE FIL  
POINT DE FUITE  
UN PEU D'ESPOIR (LA TRILOGIE DE  
PATRICK MELROSE)

*du même auteur*  
*chez Christian Bourgois éditeur*

LE GOÛT DE LA MÈRE  
ENFIN

*du même auteur*  
*disponibles en numérique*

APRÈS TOUT  
PEU IMPORTE  
LE GOÛT DE LA MÈRE  
ENFIN



EDWARD ST AUBYN

MAUVAISE NOUVELLE

Traduit de l'anglais par Sophie Brunet

CHRISTIAN BOURGOIS ÉDITEUR ◊

Titre original :  
*Bad news*

© Edward St Aubyn, 1992  
© Éditions Balland, 1996, pour la traduction  
française  
© Christian Bourgois éditeur 2011, pour l'édition  
numérique

1

Patrick feignait de dormir, espérant que le siège voisin resterait vide, mais il entendit bientôt, au-dessus de sa tête, une serviette glisser dans le porte-bagages. Ouvrant les yeux à regret, il découvrit un grand type au nez camus.

— Salut, moi c'est Earl Hammer, dit le type en tendant une grosse patte criblée de taches de rousseur et couverte de poils blonds et drus. Faut croire qu'on va faire route ensemble.

— Patrick Melrose, répondit machinalement Patrick en offrant à Mr Hammer une main moite qui tremblait un peu.

La veille, en début de soirée, George Watford l'avait appelé de New York.

— Mon cher Patrick, lui avait-il annoncé d'une voix tendue et traînante qui lui parvenait d'outre-Atlantique avec un léger décalage, je crains d'avoir une mauvaise, une bien mauvaise nouvelle pour toi : ton père est mort la nuit dernière dans sa

chambre d'hôtel. Impossible de vous joindre sur le coup, ni toi ni ta mère — elle doit être au Tchad, avec le Secours à l'enfance —, mais j'ai à peine besoin de te dire ce que je ressens. Je l'adorais, comme tu sais. Figure-toi que, le jour de sa mort, il devait déjeuner avec moi au Key Club mais, bien sûr, il n'est pas venu. Je me souviens d'avoir pensé combien ça lui ressemblait peu. Ça doit être un choc atroce pour toi. Tout le monde l'aimait, tu sais. J'en ai parlé à des membres du club, à des membres du personnel et tous, ils ont été vraiment, vraiment peïnés d'apprendre sa mort.

— Où est-il à présent ? demanda froidement Patrick.

— Au Frank E. MacDonald sur Madison Avenue. C'est là que tout le monde les met. La meilleure maison, je crois.

Patrick promit d'appeler George dès son arrivée à New York.

— Désolé d'avoir été le porteur de mauvaises nouvelles. Tu auras besoin de tout ton courage dans cette épreuve.

— Merci d'avoir appelé, dit Patrick. À demain.

— Au revoir, très cher.

Patrick, la piqûre terminée, reposa la seringue et resta assis sans bouger près du téléphone. Mauvaise nouvelle ? Du courage, il lui en faudrait peut-être pour se retenir de danser dans la rue et de sourire trop largement. Le soleil entraît à flots dans l'appartement à travers les vitres crasseuses. Au-dehors, les feuilles des platanes d'Ennismore Gardens brillaient d'un trop vif éclat.

Il se releva d'un bond.

— Tu ne vas pas t'en tirer comme ça, dit-il dans un murmure vindicatif.

Sa manche de chemise retroussée glissa vers le poignet, absorbant le filet de sang qui coulait sur le bras.

— Tu sais, Paddy, racontait Earl, insoucieux du fait que personne n'appelait Patrick « Paddy », je me suis ramassé un sacré tas de fric et je trouve que c'est le moment de profiter de la vie.

L'avion avait décollé depuis une demi-heure et Patrick était déjà un vrai pote.

— Bien pensé, souffla celui-ci.

— Je me suis loué un appartement sur la baie de Monte-Carlo et une maison sur les hauteurs derrière Monaco. Une maison splendide, poursuivit Earl, hochant la tête comme s'il avait du mal à y croire. Je me suis offert un maître d'hôtel anglais : il me dit quelle veste de sport je dois mettre, tu te rends compte ! Et j'ai le temps de lire le *Wall Street Journal* de la première à la dernière page.

— Grisante liberté, dit Patrick.

— C'est su-per. Je lis aussi un très bon bouquin qui s'appelle *Les Tendances lourdes*. Et, en prime, un classique chinois sur l'art de la guerre. La guerre, ça t'intéresse ?

— Pas follement, dit Patrick.

— Je suis de parti pris, faut croire, dit Earl. J'ai été au Viêt-nam.

— Et ça vous a plu ?

— Sûr, dit Earl, radieux.

— Sans aucune réserve ?

— Laisse-moi te dire, Paddy, que si j'ai jamais fait des réserves dans cette affaire, c'était sur les restrictions de frappe. Tu survoles un de ces foutus ports, tu vois des tankers livrer leur pétrole, tu sais pertinemment que c'est pour le Viêt-cong et pas le

droit de balancer la sauce, c'est frustrant. Je n'ai jamais été aussi frustré de toute mon existence.

Earl, que ses propres paroles semblaient plonger dans une stupeur toujours renouvelée, hocha encore la tête.

Patrick se tourna vers l'allée, brusquement assailli par le son, aussi clair et net que celui d'un verre qui se brise, de la musique de son père. Mais l'exubérance de son voisin ne tarda pas à submerger cette hallucination auditive.

— Tu as déjà été au Tahiti Club de Saint-Tropez, Paddy ? Ça, c'est une boîte, bordel ! J'y ai levé deux danseuses (sa voix baissa d'une demi-octave pour se mettre au diapason de la complicité masculine). Je vais te dire une bonne chose, chuchota-t-il, j'adore baiser. Putain, qu'est-ce que j'aime ça ! gueula-t-il. Mais un corps superbe, ça suffit pas. Il faut le truc en plus, si tu vois ce que je veux dire, c'est psychique. J'ai été au pieu avec ce couple de danseuses : des filles fan-tas-tiques, des corps superbes, des beautés, mais je n'y suis pas arrivé. Et tu sais pourquoi ?

— Il vous manquait le truc en plus, suggéra Patrick.

— Tout juste ! s'exclama Earl. C'est psychique.

C'était peut-être le truc psychique qui faisait défaut à Debbie. Il l'avait appelée la veille au soir pour lui faire part de la mort de son père.

— Mon Dieu, c'est terrible, avait-elle bafouillé. J'arrive.

Rien qu'à l'entendre, il pouvait sentir sa tension nerveuse et son indécision héréditaire sur ce qu'il convenait de dire. Avec les parents qu'elle avait, rien d'étonnant à ce que l'embarras fût l'émotion la

plus forte que Debbie connût. Son père, un peintre australien du nom de Peter Hickmann, était un raseur notoire. Patrick l'avait entendu un jour préluder à une anecdote en ces termes : « Voilà qui me rappelle ma meilleure histoire de bouillabaisse. » Une demi-heure plus tard, on pouvait s'estimer heureux de couper à la deuxième « meilleure histoire de bouillabaisse ».

Quant à sa mère, dont les ressources névrotiques évoquaient celles d'un phasme fonctionnant sur piles, elle nourrissait des ambitions mondaines qui demeureraient inassouvies tant que Peter raconterait ses histoires de bouillabaisse à côté d'elle. On la savait enragée de réceptions mais, dans l'affairement perpétuel de leur préparation, elle avait la sottise de n'en faire qu'à sa tête. La fragile perfection de la fête projetée s'effritait dès l'entrée des êtres humains dans l'arène étouffante de son salon. Comme un alpiniste expirant au camp de base, elle repassait alors à Debbie ses chaussures à crampons, avec cette redoutable injonction : « Maintenant, à toi de grimper. » Mrs Hickmann inclinait à l'indulgence vis-à-vis de Patrick, de son existence apparemment sans but et de la sinistre pâleur de son teint, compte tenu du fait qu'il avait cent mille livres de revenu annuel et qu'il sortait d'une famille qui, même si elle n'avait rien fait depuis, avait vu l'invasion normande du côté des gagnants. Ce n'était pas tout à fait l'idéal, mais ça pouvait passer. Après tout, il n'avait que vingt-deux ans, ce garçon.

Pendant ce temps, Peter continuait à dévider ses anecdotes et les passionnantes péripéties de la vie de sa fille au bar — vite déserté — du Traveller's Club où on avait fini par l'admettre après quarante ans d'opposition farouche, à la faveur d'un instant

de faiblesse, que ceux des membres plus tard irradiés par sa conversation regrettaient amèrement.

Après avoir dissuadé Debbie de venir le rejoindre, Patrick sortit faire un tour dans Hyde Park, des larmes lui piquant les yeux. C'était une soirée chaude et sèche, chargée de pollen et de poussière. La sueur perlait à son front, dégoulinait sous ses aisselles. Au-dessus de la Serpentine, une volute de nuage se dissolvait devant le soleil rouge et gonflé qui descendait sur un horizon pollué, couleur de meurtrissure.

Des bateaux bleus et jaunes se balançaient sur l'eau scintillante. Immobile, il suivit des yeux une voiture de police qui filait à toute allure derrière les hangars à bateaux. Il se jura de ne plus prendre d'héroïne. C'était le moment le plus important de sa vie, il fallait être à la hauteur. Être à la hauteur.

Patrick alluma une cigarette turque et demanda à l'hôtesse un autre cognac. Privé d'héro, il se sentait plutôt nerveux. Les quatre valiums volés à Kay l'avaient aidé à tenir le coup dans la matinée mais il sentait à présent au creux de l'estomac les premiers symptômes du manque. C'était comme une portée de chatons se débattant dans les affres de la noyade à l'intérieur de son estomac.

Kay était l'Américaine avec qui il avait eu une aventure. Quand il avait souhaité, la veille au soir, s'ensevelir dans un corps de femme pour se prouver que, contrairement à son père, il était bien vivant, c'est elle qu'il avait choisie. Debbie était belle (tout le monde le disait) et intelligente (elle l'affirmait) mais il la voyait déjà cliqueter éperdument dans toute la pièce, agitée comme une paire de baguettes chinoises. Il avait besoin d'une étreinte plus douce.

Kay avait loué dans les faubourgs d'Oxford un appartement où elle jouait du violon, élevait des chats et travaillait à sa thèse sur Kant. Elle jugeait plus sévèrement l'oisiveté de Patrick que toute autre personne de sa connaissance.

— Tâche de te vendre, insistait-elle, ne serait-ce que pour te débarrasser de cette saloperie.

Il détestait tout, dans le logement de Kay. Elle n'avait pas, bien sûr, disposé elle-même ces chérubins dorés sur le papier peint dans le goût de William Morris ; mais elle ne les avait pas enlevés non plus. Elle était venue l'accueillir dans le corridor sombre, ses épais cheveux châains rejetés sur une épaule, drapée dans une robe de lourde soie grise. Elle l'avait embrassé longuement tandis que ses chats jaloux grattaient à la porte de la cuisine.

Patrick avait bu le whisky et pris le valium qu'elle lui offrait. Elle lui avait parlé de la fin de ses propres parents.

— Il faut commencer à prendre soin d'eux avant même d'être remis de la façon dont ils ont pris soin de nous, avait-elle dit. Je devais faire une grande virée avec eux à travers les États-Unis, l'été dernier. Papa se mourait d'un emphysème et ma mère, autrefois si coriace, était retombée en enfance après son attaque. Pendant que je roulais à cent cinquante à l'heure dans l'Utah, en quête d'une bouteille d'oxygène, elle n'arrêtait pas de répéter, dans son vocabulaire appauvri : « Oh chérie... Oh mon Dieu, Papa ne va pas bien... Oh mon Dieu ! »

Il croyait voir le père de Kay renversé sur la banquette arrière, les yeux vitreux d'épuisement, ses poumons comme des chaluts déchirés impuissants à retenir l'air. Comment son père à lui était-il mort ? Il avait oublié de le demander.

Après ses remarques sagaces sur « le truc psychique », Earl s'était étendu sur le « redéploiement » de ses filiales et sur son amour de la famille. Son divorce avait été « dur à encaisser pour les gosses » mais, avait-il conclu dans un gloussement, « il faut bien se diversifier et pas seulement en affaires, tu saisis ? ».

Encore heureux, se dit Patrick, qu'il fût dans le Concorde. Non seulement il serait en forme pour affronter la vue du corps avant la crémation, mais le temps de conversation avec Earl s'en trouvait abrégé de moitié. Ils auraient dû en faire un argument publicitaire. Une voix insidieuse surgit dans sa tête : « Soucieux de votre bien-être autant que de votre confort, nous écourtons sur nos vols vos conversations avec des individus comme Earl Hammer. »

— Tu vois, Paddy, j'ai fait des dons considérables — et quand je dis « considérables », je te prie de croire que c'est quelque chose — au parti républicain. Je peux m'offrir n'importe quelle ambassade, mais Londres ou Paris, ça ne m'intéresse pas : rien que des mondanités de merde.

Patrick but son cognac cul sec.

— Ce qu'il me faut, c'est un petit pays d'Amérique latine ou d'Amérique centrale où l'ambassadeur a le contrôle de la CIA sur le terrain.

— Sur le terrain, fit Patrick en écho.

— Tout juste. Mais, à ce sujet, j'ai un vrai cas de conscience. (Il redevint solennel.) Ma fille vise l'équipe nationale de volley-ball et elle a une série de matchs très importants l'année prochaine. Je ne sais foutre pas quoi faire : partir pour l'ambassade ou rester ici pour ma fille.

— Earl, dit Patrick avec conviction, ce qui passe avant tout, à mon sens, c'est d'être un bon père.

Earl fut visiblement ému.

— J'apprécie, Paddy, j'apprécie vraiment.

Le vol s'achevait. Earl fit quelques remarques sur les types « de premier choix » qu'on rencontrait toujours sur le Concorde. À l'aéroport, il prit le passage « Citoyens américains » tandis que Patrick se dirigeait vers « Étrangers ».

— Salut, mon vieux ! gueula Earl avec un large geste d'adieu. À la prochaine.

— Toute séparation, grommela Patrick à mi-voix, est une petite mort.

— Objet du séjour, monsieur ? Travail ou plaisir ?

— Ni l'un ni l'autre.

— Pardon ?

C'était une femme piriforme au teint de limace et aux cheveux courts, portant de grosses lunettes et un uniforme bleu marine.

— Je suis venu chercher le corps de mon père, marmonna Patrick.

— Veuillez m'excuser, monsieur, j'ai mal entendu, répliqua-t-elle sur un ton d'exaspération officielle.

— Je-suis-ve-nu-cher-cher-le-corps-de-mon-père ! hurla Patrick au ralenti.

Elle lui tendit son passeport.

— Bonne journée !

Sa fureur, en sortant de là, fit oublier à Patrick son habituelle terreur de la douane. (S'ils le faisaient déshabiller ?... S'ils voyaient ses bras ?...)

Ainsi, il était de retour, affalé à l'arrière d'un taxi, sur une banquette rapetassée avec du chatterton, mais qui laissait encore béer çà et là de petits cratères de mousse jaunâtre ; de retour dans un pays

où les gens, à force de diététique, visaient l'immortalité, alors que son régime à lui conduisait tout droit au contraire.

Tandis que le taxi tressautait en grinçant le long de l'avenue, il reconnaissait malgré lui les premières impressions d'arrivée à New York. Le chauffeur, naturellement, ne parlait pas anglais et sa photo lugubre, à l'avant, témoignait amplement d'une mélancolie suicidaire que la vue de sa nuque pouvait seulement suggérer. Dans les rues avoisinantes s'affichait l'habituel mélange d'excès et de délabrement. D'énormes voitures cabossées aux moteurs subclaquants et des limousines aux vitres noires grouillaient dans la ville comme des mouches sur de la viande. Le regard de Patrick s'attarda sur l'enjoliveur bosselé d'un vieux break blanc. Il songea qu'il avait tant vu sans presque jamais rien retenir. Dans ce tournoiement amnésique, les milliers d'images captées étaient aussitôt rejetées et son existence vaine se dévidait ainsi sous un ciel pâle et distendu.

L'idée qui l'avait obsédé la nuit précédente fit irruption dans ce rêve éveillé. Intolérable : son père l'avait encore roulé. Ce salaud l'avait privé de l'occasion de transformer la terreur et l'admiration involontaire d'autrefois en pitié méprisante pour le vieux raseur édenté qu'il était devenu. Et pourtant, Patrick se sentait aspiré vers cette mort par des réflexes d'émulation trop enracinés, trop puissants pour être supportables. La mort est toujours une tentation, bien sûr, mais elle apparaissait à présent comme la tentation d'obéir. Au moment où elle triomphait, dans l'interminable vaudeville de la jeunesse, en prenant la pose de la décadence et du défi, au comble de l'attirance familière de l'autodestruction et de la violence nue, elle se révélait simple

conformisme : c'était comme de reprendre l'affaire familiale. Elle avait décidément tout prévu.

Des arpentés et des arpentés de pierres tombales s'étendaient le long de l'avenue. Patrick pensa à ses vers préférés : « Mort d'une longue mort / Longue mort » (comment surpasser ça ?) « Et mon cœur est une poignée de cendres / Et les roues grondent sur ma tête / Et mes os vibrent de douleur / Car la tombe est peu profonde où ils gisent / Un seul mètre sous la rue / La la la la la / De quoi vous rendre fou. »

Le ronflement métallique au passage du pont de Williamsburg le ramena à la réalité, mais pas pour longtemps. Il se sentait fébrile et nauséux. Une fois de plus, les tourments du manque dans une chambre d'hôtel étrangère. Il connaissait. Sauf que ce serait la dernière fois. Enfin, une des dernières. Il rit nerveusement. Non, les salauds ne l'auraient pas. La concentration comme un lance-flammes. Pas de quartier !

L'ennui, c'est qu'il avait toujours besoin d'héro, comme on a besoin de s'extirper du fauteuil roulant quand la maison brûle. Quand on y pense à ce point-là, on ferait aussi bien d'en prendre. Sa jambe droite était agitée de sursauts rapides. Il pressa ses coudes contre son estomac et tint le col de son pardessus relevé jusqu'au menton.

— Va te faire foutre, dit-il à haute voix. Va te faire foutre.

Rues somptueuses à présent. Blocs de lumière et d'ombre. Descente de l'avenue, feux passant au vert tout du long. Lumière, ombre, rythmées comme par un métronome tandis qu'ils montaient vers l'horizon sous un ciel élargi, pâli.

On était fin mai, il faisait chaud. Il aurait vrai-

ment dû retirer son pardessus mais c'était sa protection contre les échardes de verre que les passants lui glissaient négligemment sous la peau, sans parler de l'explosion au ralenti des vitrines, du tonnerre souterrain qui lui secouait la carcasse au passage de chaque rame du métro, et de la sensation déchirante du temps qui s'égrenait seconde après seconde, chacune d'elles se détachant de l'autre avant de tomber dans le sablier de son corps. Non, il n'enlèverait pas son pardessus. Demande-t-on à un homard de se mettre à l'aise ?

Il leva les yeux et s'aperçut qu'il était sur la Sixième Avenue. Quarante-deuxième Rue, Quarante-troisième Rue et la rue d'après Mies van der « Rue ». Qui avait dit cela ? Pas moyen de s'en souvenir. Les mots des autres dérivait dans sa tête comme les mauvaises herbes emportées par le vent du désert au début de *They Came from Outer Space*.

Et que dire de tous ces personnages qui l'habitaient comme un hôtel de troisième ordre : O'Connor le Bien-Disant, le Gros, Mrs Garsington et le reste de la bande, prêts à le bousculer pour se faire une place, avides de dire leur mot ? Parfois, il se faisait l'effet d'un poste de télévision soumis aux caprices d'un zappeur frénétique. Ils pouvaient aller se faire foutre, tous. Cette fois, il tomberait en pièces si-len-cieu-se-ment.

Ils approchaient du Pierre, maintenant. Le pays de l'électricité statique. Des poignées de porte et des boutons d'ascenseur crachant leurs étincelles contre un corps qui avait cheminé sur des kilomètres de moquette épaisse avant de s'abandonner à la terre. C'est là qu'il avait entamé sa chute délicate, lors de son dernier séjour à New York. D'une suite donnant sur le parc, aussi surchargée de *chi-*

*noiseries* \*<sup>1</sup> qu'un client pouvait l'admettre, dominant de haut le bruit de la circulation, il était descendu, en passant par l'hôtel Chelsea connu des pouilleux du monde entier, rempli d'ordures de la Huitième Rue, entre l'Avenue C et l'Avenue D, jusque dans une chambre grande comme un cercueil ouverte sur le vide. De ce nouveau domaine, il pouvait regarder avec nostalgie l'hôtel qu'il avait méprisé quelques semaines auparavant sous prétexte qu'il y avait un rat dans le frigo.

Mais, tandis que se poursuivait son déclin d'un logement à l'autre, Patrick avait continué à dépenser, en héroïne et cocaïne, cinq mille dollars par semaine au bas mot. Quatre-vingt-dix pour cent de la drogue étaient pour lui, dix pour cent pour Natacha, une fille restée pour lui un impénétrable mystère pendant les six mois de leur vie commune. À son sujet, il n'était sûr que d'une chose : elle l'agaçait. Mais, à ce compte, qui ne l'agaçait pas ? Il rêvait constamment d'une solitude inviolée et, dès qu'il l'obtenait, ne rêvait plus que d'y mettre fin.

— Hôtel, dit le chauffeur.

— Putain, c'est pas trop tôt, marmonna Patrick.

Un portier de gris vêtu se découvrit et tendit une main secourable, pendant que le chasseur courait chercher les bagages. Une bienvenue et deux pourboires plus tard, Patrick s'engageait dans le long couloir qui menait à la réception. Dans le salon ovale, des femmes attablées par couples grignotaient leurs salades multicolores, dédaignant leurs verres d'eau minérale. Patrick s'aperçut dans un grand miroir bordé d'or et remarqua que, comme

1. Les mots en italique marqués d'un \* sont en français dans le texte. (N.d.T.)

— Qu'à mon avis vous partiez pour l'aéroport.

— Et qu'a-t-elle dit ?

— Je préférerais ne pas le répéter, monsieur, répondit respectueusement le chasseur.

Affaire réglée, pensa Patrick en poussant le panneau de la porte. Tranche. Brûle. Fonce. Dehors, dans la lumière étincelante, sous un ciel élargi, pâli, avec des yeux troués comme une statue romaine.

De l'autre côté de la rue, il vit un homme dont le bras gauche avait été sectionné à la hauteur du poignet, légèrement écorché là où l'os faisait saillie ; une barbe de quatre jours, un visage amer, des verres fumés, la lèvre inférieure avancée dans une moue, de longs cheveux raides, un imper taché. Le moignon se redressait par saccades, dans des contractions involontaires. Un grand fumeur. Hâisseur du monde. *Mon semblable* \*. Les mots des autres.

Il restait tout de même quelques différences importantes. Patrick distribua des billets au portier et au chasseur. Le chauffeur lui tint la porte ouverte et il s'installa à l'arrière de la limousine avec son sac en papier brun. Il se laissa aller sur le siège de cuir noir, ferma les yeux et feignit de dormir.



# Mauvaise nouvelle

## Edward St Aubyn

Cette édition électronique du livre  
*Mauvaise nouvelle* d' Edward St Aubyn  
a été réalisée le 04 octobre 2011  
par les Éditions Christian Bourgois.  
ISBN PDF : 9782267022919.